



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

La guerre dans le Proche-Orient médiéval : état de la question, lieux communs, nouvelles approches / sous la direction de Mathieu Eychenne, Abbès Zouache
éd. Institut français d'archéologie orientale - Institut français du Proche-Orient, 2015
cote : 60.609

Point n'est besoin de remonter à Clausewitz, ni même à Gaston Bouthoul pour observer que depuis le second conflit mondial " Le Phénomène-guerre " a suscité une abondante littérature historique, bien différente de « *l'histoire-bataille* » de jadis, (domaine quasi-réservé des militaires), une histoire globale soucieuse de mettre en évidence les multiples liens qui existent entre guerre et société. Les médiévistes n'allaient pas rester à l'écart de ce nouvel aspect des études historiques (mentionnons, entre autres, les travaux de Philippe Contamine sur la guerre de Cent ans) et les historiens du Moyen-Orient y sont venus à leur tour. Le présent ouvrage en est une illustration. Il réunit douze contributions (celles de cinq historiens et de sept archéologues) présentées à un colloque tenu à Damas en novembre 2010, dans le cadre du programme de recherches sur la guerre et la paix dans le Proche-Orient médiéval. Ce programme a été élaboré par l'Institut français d'archéologie orientale du Caire (Ifao) et par l'Institut Français du Proche Orient (Ifpo).

Dans leur introduction, Mathieu Eychenne et Abbès Zouache constatent que cet ouvrage est le fruit d'un paradoxe. Nul n'ignorait que la guerre avait été l'un des moyens privilégiés (mais non l'unique) de l'expansion de l'islam à l'époque médiévale et pourtant elle n'avait jamais fait l'objet d'études spécifiques. Or cette période des cinq premiers siècles de l'hégire a vu le « dar el-islam » traverser des mutations capitales : les Arabes perdent progressivement le rôle central qui leur avait été assigné par la Révélation, des empires se constituent et se défont, des querelles doctrinales divisent la Communauté, d'autres peuples imposent leur volonté, surtout quand il importe de résister aux chrétiens de la croisade à l'ouest et aux Mongols à l'est. Dans un tel contexte, une classe d'esclaves militaires bien entraînés assurent la défense ou l'expansion de l'empire et se mue peu à peu, notamment grâce aux dotations foncières ou « iqta » qui assurent son emprise sur la société, en une aristocratie guerrière (« les vizirs du sabre »), détenant la réalité du pouvoir.

La première communication, celle de Camille Rhoné, (Iremam, Aix-Marseille) est consacrée à la guerre dans l'Iran médiéval et en particulier à la vision de l'ennemi telle qu'elle ressort du *Tarih el-Sistan*, texte anonyme relatant l'histoire du Sistan, assez vaste région située au Nord-est de l'Iran, englobant même le Hûrasan et la Transoxiane. De 867 à 903, cette contrée éloignée, limitrophe de l'Afghanistan, fut gouvernée par la dynastie Saffaride,



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

dont le fondateur, Ya'qub bin al-Layt al Saffar, était à l'origine un chef de bande qui s'était fait reconnaître comme gouverneur de province puis s'était rendu indépendant du Califat. Le texte du *Tarih* nous donne une vision très manichéenne dans laquelle Ya'qub est représenté sous les traits d'un chef loyal, valeureux, fidèle à la parole donnée, tandis que ses ennemis, souvent des bandes de kharidjites réfugiés dans les montagnes, sont dépeints comme de vulgaires brigands sans foi ni loi, et de plus hérétiques. D'importantes fouilles archéologiques ont permis de mettre à jour des vestiges des campagnes de Ya'qub. La communication est pourvue d'un important appareil critique (140 notes).

Abbès Zouache, (CNRS et Lyon 2) historien du monde musulman à l'époque des croisades, s'intéresse également à la représentation de l'adversaire qui peut varier, de part et d'autre, selon les sources narratives consultées. Mais les préoccupations stratégiques vont s'affirmer au fil du temps, surtout au XIII^e siècle, quand abondent les projets de nouvelles croisades, la stratégie des mamlouks étant essentiellement défensive.

Sous le titre " Des feux de guerre oubliés " Agnès Carayon (Institut du Monde arabe) nous rappelle que les armes incendiaires ou toxiques étaient dès cette époque d'un usage assez courant même si les chroniqueurs arabes n'en font guère état par souci d'en préserver le secret de fabrication. Des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Nationale (jadis exploités par le Pr. Reinaud), nous en donnent quelques " recettes ". Quelle pouvait être l'efficacité de ces substances et de ces fumées toxiques ? Elles étaient peut être moins meurtrières qu'on a pu le penser, mais l'effet de peur pouvait être important et l'ennemi être tenté de s'enfuir en désordre. La guerre psychologique ne date pas d'hier.

Syrinx von Hees (université de Munster) étudie le cas des vétérans (*Mamluk soldiers in their old age*) : que deviennent ces mamluks qui, l'âge venu, avec parfois son lot d'infirmités, ne peuvent plus aspirer à retourner sur le champ de bataille ? Loin d'en faire des rebuts de la société, le statut de *tarhan* leur garantissait quelques ressources et des égards.

Mathieu Eychenne (CNRS) analyse l'œuvre du grand spécialiste de l'esclavage et de la société mamluke que fut le professeur israélien David Ayalon (1914-1998). C'est à ce corps d'esclaves militaires évoqué plus haut que les armées musulmanes durent, dès la période abbasside, tous leurs succès. Selon Ayalon, le système mamlouk connut son apogée à partir du règne du sultan Baybars pour entrer en déclin sous les Circassiens, mais cette chronologie est aujourd'hui remise en cause. Toujours selon Ayalon, le déclin serait venu du fait que les mamluks n'auraient pas saisi l'importance de la marine de guerre ni celle des armes à feu, alors que l'armée était affaiblie par la peste. Mais cette manière de voir est également contestée.

Benjamin Michaudel, Ifpo Damas, spécialiste d'archéologie musulmane, procède à un vaste et intéressant tour d'horizon de la « castellologie » proche-orientale (le néologisme est aujourd'hui admis). Il se pose la question des influences réciproques sur les techniques de construction.

Marie Odile Rousset (Cnrs et Lyon 2) nous livre le résultat des fouilles effectuées par ses équipes sur les sites de fortifications musulmanes antérieures aux croisades dans le nord



Académie des sciences d'outre-mer

de la Syrie. Elle en décrit plus particulièrement deux : Qinnasrin, l'ancienne Chalcis, occupée et fortifiée par les musulmans au cours du premier siècle de l'islam, et celui d'Abu al-Hanadiq. L'étude des sources historiques arabes laisse penser que ces deux sites ont joué un rôle militaire important à l'époque abbasside. L'examen de ces lieux appelle d'autres fouilles que la situation présente de la Syrie ne permettra sans doute pas d'effectuer avant longtemps.

Stéphane Pradines (Université Aga Khan, Institut d'étude des civilisations islamiques de Londres) déjà connu pour ses fouilles à Mayotte (site de Dembeni) et dans les anciennes cités-Etats de la côte orientale d'Afrique, s'intéresse aux Fatimides : on sait que cette dynastie chi'ite ismaélienne a contrôlé pendant deux siècles des territoires s'étendant de la Tunisie à la Palestine. S'ils sont surtout connus pour les mosquées qu'ils ont laissées à la postérité, les Fatimides ont également construit de vastes fortifications. Les travaux de William Marçais sur Mahdhia étaient restés peu connus. Stéphane Pradines nous apporte de riches informations sur les ports fortifiés par lesquels se faisait le commerce fatimide, ainsi que sur les murailles et portes du Caire, ville qu'ils ont fondée en 969 (358 a.h.) pour en faire leur capitale. De nombreuses planches illustrent cette contribution.

Yamen Dabbour (Direction des musées et antiquités de Syrie) traite des fouilles effectuées en 2004 et 2005 à Damas qui ont permis d'établir (notamment à la faveur de certains chantiers de travaux publics) que la cité était pourvue d'une double enceinte sans doute édifiée à l'époque ayyoubide.

Les citadelles édifiées dans le Sinaï par les Ayyoubides et les Mamelouks pour le contrôle et la défense du désert font l'objet de la contribution de Sami Salih Abd' al-Malik (Conseil supérieur des antiquités égyptiennes, El Arich) qui les a étudiées du double point de vue archéologique et architectural.

Kathryn Machinek (Centre d'études alexandrines, Alexandrie) étudie pour sa part et comme il se doit, les fortifications d'Alexandrie, double enceinte édifiée sous Ibn Touloun au III^e/ IX^e siècle.

La dernière communication, celle de David Nicolle (université de Nottingham), qui n'est pas la moins originale, traite, avec une riche iconographie à l'appui, de l'équipement du combattant musulman à l'époque des croisades.

Cet ouvrage pluridisciplinaire est bien illustré et pourvu d'une importante bibliographie. Son mérite est de dresser un bilan des travaux effectués à ce jour et de proposer des perspectives de recherches sur le fait de la guerre et son rôle essentiel dans l'histoire des sociétés proche-orientales à l'époque considérée.

Jean Martin